

Dominique LE PAGE (dir.), *11 batailles qui ont fait la Bretagne*, Morlaix, Skol Vreizh, 2015, 360 p.

Onze batailles qui ont « fait » la Bretagne... Les batailles « font »-elles l'histoire ? En partie, sûrement. Il y a quelques décennies, la mode fut d'insister sur les tendances longues, sur les inéluctables évolutions, sur les infrastructures économiques, sociales, voire religieuses ou idéologiques. Il serait un peu vain de contester leur importance. Malgré les éclatantes victoires de Trasimène et de Cannes, Carthage et Hannibal furent finalement vaincus parce que la supériorité démographique, économique, institutionnelle de Rome était écrasante. La victoire française durant la guerre de Cent ans était l'hypothèse la plus probable, et réalisée au bout du compte, malgré Crécy, Poitiers et Azincourt. Mais ce ne fut pas toujours ainsi. Des basculements de l'histoire ont eu lieu parce que telle ou telle bataille avait été gagnée ou perdue, et parfois par le fait du hasard, de la chance, du destin. Et si Cortez avait été tué en fuyant Mexico, ce qui pouvait fort bien arriver ? S'il avait fait beau et sec le 18 juin 1815 à Waterloo ? Si le front français avait cédé sur la Marne en septembre 1914 ou si Bazaine avait été un général de quelque valeur, ce qu'il n'était pas du tout, et avait remporté les batailles sous Metz, ce qu'il aurait fort bien pu faire, à la mi-août 1870 ? Le monde de 2015, dans toutes ces hypothèses, serait entièrement différent.

Donc, onze batailles qui ont « fait » la Bretagne. Pourquoi onze ? En écho peut-être à l'ouvrage paru en 2009, avec le même directeur et chez le même éditeur, intitulé *11 questions d'histoire qui ont fait la Bretagne*. Pour ne pas dépasser un certain nombre de pages, aussi, évidemment. Il fallait choisir. On pourrait regretter l'absence de telle ou telle affaire, ce serait un peu vain, car un autre choix aurait déterminé d'autres regrets. Si la victoire de César sur les Vénètes, Ballon, Auray, Saint-Aubin-du-Cormier et sans doute Quiberon (1795) étaient incontournables, on aurait pu aussi évoquer Alain Barbe-Torte, Saint-Cast, durant la guerre de Sept Ans – cette dernière ayant fait l'objet d'un livre récent²⁹ –, Conlie et Le Mans en 1871 (tout aussi « bretons » que Dixmude), le siège de Brest en 1944 (Brest « dont il ne reste rien », écrivait Prévert – siège ici évoqué incidemment), etc. Ou encore les Cardinaux (1759), livrée sur les eaux mais entre Hoëdic et Le Croisic...

Foin de disputes byzantines sur le choix des batailles. Les onze combats détaillés ici n'appartiennent évidemment pas tous à la catégorie des batailles qui déterminent le sort de l'univers (restons modestes, de la nation ou de la province). Évidemment, si César avait été vaincu (voire tué) par les Vénètes... Mais une bataille, ce ne sont pas seulement des résultats et des conséquences, c'est aussi une mémoire, des souvenirs, un ancrage, des commémorations, et même une historiographie savante,

29. LAGADEC, Yann et PERRÉON, Stéphane (avec la collaboration avec David HOPKIN), *La bataille de Saint-Cast (Bretagne, 11 septembre 1758). Entre histoire et mémoire*, Rennes, Presses universitaires de Rennes/Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne, 2009, 451 p.

ce qui n'est pas tout à fait la même chose ; et donc des sources : comment connaît-on les faits, les sources permettent-elles d'apprécier vraiment la réalité, pour autant que la réalité soit connaissable, ce qui n'est pas sûr ; c'est un contexte, l'insertion dans une histoire plus vaste, politique, économique, technique et militaire ; c'est enfin bien sûr le déroulement du combat ; toutes sortes d'éléments qui sont ici pris en compte, avec précision.

Chaque chapitre se présente, non sous une forme rigoureusement identique, ce qui eût été artificiel, mais en usant d'une démarche similaire : sources, contexte, batailles, suites, enjeux mémoriels. Évidemment, les onze combats décrits n'ont ni la même importance, ni les mêmes conséquences à court, moyen et long terme, et n'ont pas laissé les mêmes souvenirs dans la mémoire collective. La bataille du Morbihan (56 av. J.-C., Jean-Yves Éveillard) fait évidemment partie des affrontements décisifs. César y a joué son destin, comme à de nombreuses reprises durant sa vie. Grand général, il a surtout eu beaucoup de chance (*Alea jacta est...*), jusqu'aux Ides de Mars. Le recensement des sources présente le plus grand intérêt, puisque la principale n'est autre que le texte de César lui-même. C'est à peu près comme si dans deux mille ans, les historiens du futur ne connaissaient Waterloo qu'à travers un papier de Wellington et Verdun d'après les *Mémoires* de Pétain...

La bataille de Ballon (845, Yves Coativy) offre un intérêt entièrement différent : très mal documentée par les sources d'époque, souvent confondue avec une autre, plus décisive et postérieure de huit ans (Jengland-Beslé), elle est surtout remarquable par l'usage qui en fut fait des siècles plus tard, de Bertrand d'Argentré au *xvi^e* siècle à La Borderie, puis au mouvement nationaliste breton au *xx^e* siècle. Comme quoi l'importance d'une bataille peut se déterminer très longtemps après la mort du dernier de ses combattants. Non qu'il s'agisse d'une bataille imaginaire ou entièrement recomposée comme la plupart, sans doute, des batailles des origines de Rome. L'intérêt est ici dans la confrontation d'une réalité modeste et d'un puissant retentissement.

Auray (1364, Laurence Moal) possède une autre dimension. Mieux connue, elle fait partie des batailles de conclusion, celles qui mettent fin à une guerre, ici de Succession de Bretagne, durant depuis des années. C'est Zama, ou Waterloo, ou l'offensive finale nord-vietnamienne de 1975. Le récit des tractations qui auraient pu éviter la bataille, la recherche des responsabilités sont détaillés clairement. Le retentissement à long terme dans la mémoire collective est souligné : le (bientôt bienheureux) Charles de Blois devient la figure du martyr pour les Blancs du *xix^e* siècle. Mais la bataille n'a pas l'importance, pour les historiens et le mouvement breton, de Ballon ou de Saint-Aubin-du-Cormier. Sans doute parce que, quel qu'eût été le vainqueur, l'unité et l'indépendance du duché étaient préservées.

Évidemment, l'ouvrage accorde une importance majeure (60 pages) à Saint-Aubin-du-Cormier (1488, Alain Gallicé et Dominique Le Page). La bataille est véritablement d'une grande importance, sans peut-être qu'elle ait décidé du sort de

la Bretagne. On peut se demander si l'intégration à la France n'était pas inéluctable. Mais peut-être pas : après tout, la bataille de Guinegatte (1479) sept ans auparavant avait sauvé l'indépendance de la Flandre (le destin postérieur de celle-ci, inconnu de tous à l'époque, n'étant pas à considérer). Quoi qu'il en soit, le contexte national, international, régional de la bataille, sa place dans une guerre de quatre ans, la « Guerre folle » (1485-1488), qui englobe la Bretagne mais ne s'y limite pas, sont remarquablement analysés. De même que, pour les siècles suivants, l'historiographie du combat et surtout sa place dans une histoire « patriotique » de la Bretagne, jusqu'à La Borderie et encore plus jusqu'au mouvement nationaliste de l'entre-deux-guerres. Sans méconnaître les autres articles, la place centrale de celui-ci dans l'ouvrage doit être soulignée.

On notera cependant les mérites des chapitres traitant d'affaires peut-être un peu plus mineures, en tout cas moins décisives. Rompons un peu avec la chronologie, on verra pourquoi. La bataille de Craon (1592, Hervé Le Goff), victoire de l'armée hispano-bretonne de Mercœur sur les troupes royales et anglaises (!), fut une victoire « en trompe-l'œil », inutile à moyen terme, comme le souligne l'auteur ; le récit met en lumière de façon claire le rôle de la Bretagne dans les guerres de la Ligue, période un peu méconnue du grand public, et de peu d'écho dans l'historiographie et la mémoire.

La « descente » anglo-flamande du Conquet (1558, Pol Vendeville), exemple entre beaucoup d'autres des descentes anglaises ou espagnoles sur les côtes bretonnes et qui montre, avec toutes les autres, les difficultés extrêmes des débarquements en force sur des côtes ennemies, sans l'appui d'un parti « ami », et en l'absence des moyens logistiques du *xx^e* siècle (d'ailleurs, même à ce moment-là, les choses ne furent pas simples...). Cent trente ans plus tard, le récit de la tentative anglo-hollandaise sur Camaret et de son échec (1694, Yann Lagadec et Stéphane Perréon) complète et confirme celui de l'affaire du Conquet et démontre à son tour la presque impossibilité d'envahir par la mer un pays ennemi bien défendu, avant le *xx^e* siècle, sauf disproportion écrasante des moyens navals et d'artillerie (Portugais dans l'océan Indien au *xv^e* siècle, Alger 1830, la Crimée 1854). On rappellera les échecs sanglants de Charles-Quint à Alger, des Portugais du roi Sébastien au Maroc, les déconvenues réitérées des Anglais durant les guerres de la Révolution et de l'Empire (Toulon, 1793, Hollande, 1799, Anvers, 1810). Ici, les auteurs soulignent toutefois l'impact de l'événement dans la mémoire et l'historiographie, avec des résonances à long terme sur l'évolution des techniques de défense des côtes, du temps de Vauban et longtemps après lui, avec le maintien dans le paysage des fortifications dues au seigneur de Bazoches et leur classement actuel au patrimoine mondial de l'UNESCO.

L'affaire de Quiberon (1795, Youenn Le Prat) n'est pas un contre-exemple de ce que nous venons d'exposer, bien au contraire. Ici, toutes les chances apparentes étaient du côté des envahisseurs : un pays en pleine guerre civile et étrangère, une population en grande partie hostile au gouvernement en place (ce dont la Convention

avait conscience, d'où le décret des deux tiers), la présence de plusieurs milliers de chouans en armes à proximité du lieu de débarquement, le soutien logistique de la flotte anglaise, une force d'invasion en partie composée d'anciens militaires... Et pourtant, au bout du compte, l'échec, total, sanglant, suivi d'une terrible répression avec plusieurs centaines de fusillés. La présence à la tête des Bleus d'un général d'élite comme Hoche est une explication du résultat de la bataille, mais pas la seule. Quant à la dimension mémorielle du combat, elle est de nature différente des traces laissées par Ballou ou Saint-Aubin, en ce qu'elle est profondément enracinée, totalement intriquée, bien plus que dans un contexte « breton », dans le conflit entre les deux France qui court au moins jusqu'en 1914 et sans doute très au-delà.

Les trois dernières « batailles » concernent les deux guerres mondiales. À savoir, la terrible bataille de Dixmude (1914, Jean-Christophe Fichou) où combattirent et moururent les fusiliers-marins de l'amiral Ronarc'h ; la position de la Bretagne dans la Seconde Guerre mondiale, enfin l'affaire du maquis de Saint-Marcel, ces deux derniers chapitres étant dus à Christian Bougeard. Évidemment, ces trois articles n'ont pas le même statut que les autres. Il s'agit de « batailles », éléments parmi beaucoup d'autres, au sein de conflits planétaires où la Bretagne ne joue qu'un rôle modeste. Dixmude se situe loin du pays natal, mais les soldats qui ont tenu le front étaient bien des Bretons, inscrits maritimes. Il est évident que Dixmude ne fait pas partie des « batailles qui ont fait la Bretagne », sauf par la mise en exergue du courage de ses combattants, marins, bretons, par le discours patriotique d'un Charles Le Goffic ou d'un Georges Le Bail ou plus tard, et en sens inverse, par l'insertion au sein du thème complaisamment développé par une partie du mouvement nationaliste breton – et tout à fait faux – du sacrifice imposé aux Bretons, qui aurait été le double de la moyenne nationale. On regrettera au passage le ton inutilement polémique de certains énoncés, ton qui, ici, n'apporte rien à la compréhension de la bataille.

Quant aux deux derniers items, ils forment un épilogue particulier. On n'est pas très sûr que l'histoire du maquis de Saint-Marcel fasse vraiment partie des « onze batailles qui ont fait la Bretagne » et même pas des onze batailles les plus importantes de l'histoire du pays. Tout au plus est-il un épisode de l'histoire, tragique, des « grands maquis » français et de leur échec et le support d'un musée qui ne manque pas d'attraits. En revanche, le chapitre sur la Bretagne durant la Seconde Guerre mondiale présente le plus vif intérêt, du « réduit breton » imaginé par de Gaulle au rôle majeur que joua la Bretagne pour les Allemands dans la Bataille de l'Atlantique avec les bases sous-marines de Lorient ou Saint-Nazaire, aujourd'hui hauts-lieux de la mémoire et sites de musées d'importance, puis à l'histoire de la Résistance bretonne, ou encore à la construction du Mur de l'Atlantique qui, ici, ne servit guère, mais dont il reste aussi des traces majeures comme le Grand Blockhaus de Batz-sur-Mer. Peut-être aurait-on pu, par exemple, remplacer l'histoire de Saint-Marcel, qu'on pouvait évoquer dans les paragraphes sur la Résistance bretonne, par celle de la poche de Saint-Nazaire-La Baule, sans doute plus instructive et

assez méconnue, poche qui capitula le 11 mai 1945 quatre jours après la reddition générale du 7 mai.

Globalement, l'ouvrage est de très belle qualité, avec une introduction signée D. Le Page qui pose bien tous les problèmes liés à la nouvelle « histoire-bataille » et à la manière dont elle s'adapte au cadre très spécifique de la Bretagne dont la position ne lui a évidemment pas valu de connaître autant de batailles que les Pays-Bas du sud, l'actuelle Belgique (lesquels détiennent il est vrai, en ce domaine, la médaille d'or européenne, si l'on ose dire...). Les images, estampes, peintures, photos, cartes (toutes précises et remarquables) font de l'ouvrage un livre agréable à consulter et une référence à conserver.

Jean-François TANGUY

Michel SOUPLET et Geoffroy de LONGUEMAR (dir.), *Personnalités lamballaises au cours des âges*, Lamballe/Saint-Cyr-sur-Loire, Les amis de Lamballe et du Penthièvre/A. Sutton, 2015, 420 p.

Les amis de Lamballe et du Penthièvre publient un ouvrage dont le sous-titre est très éclairant : « 130 biographies de personnalités connues ou à découvrir ». Il s'agit là du fruit de recherches menées depuis plusieurs années par un cercle de membres de cette société, dont on connaît le dynamisme et l'activité éditoriale, qui lui valurent naguère le prix de la Fédération des sociétés historiques de Bretagne.

Dans un intéressant avant-propos, les deux responsables de cette entreprise, Michel Souplet et Geoffroy de Longuemar, nous renseignent sur l'esprit de l'entreprise, ses buts, son ampleur, ses difficultés : limites temporelles, périmètre géographique, degré de renommée, abondance de renseignements préexistants ou absence totale d'informations autres que le nom d'une rue.

L'ouvrage se présente sous la forme d'un dictionnaire biographique de 420 pages à double entrée grâce à une table alphabétique et une table chronologique. La plupart des notices (d'une à dix pages) sont illustrées de portraits, de gravures, de photographies, d'armoiries et de reproductions de tableaux d'artistes cités.

L'ensemble est de lecture fort agréable. Ce n'est pas un livre qui se lit sans relâche de la première à la dernière page. C'est un livre qui se « déguste » à petites doses, répondant à la curiosité suscitée par un nom évocateur de souvenirs. C'est un livre qui se consulte, comme un guide offrant des renseignements sur un personnage plus ou moins connu ou sur une cité de caractère au riche patrimoine historique et architectural. Cette collecte a permis d'enrichir les biographies déjà établies, grâce à des informations de sources familiales, à des archives exhumées ou des témoignages directs pour la période contemporaine.